

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans. Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui excite l'esprit et le met à l'aise. Pendant bien des années, nous ne nous étions guère quittés. Nous avons vécu, voyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémi¹ des mêmes sensations, et si souvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions complètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fille de Province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin? Peut-on comprendre ces choses-là? Il avait sans doute espéré le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme tendre et fidèle et il avait entrevu cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles. Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant, se fatigue de tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abrutisse² au point de ne plus rien comprendre. Comment allais-je le retrouver? Toujours vif, spirituel, rieur et enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale? Un homme peut changer en quinze ans.

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, un très gros homme aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi, les bras ouverts, en criant: « Georges. » Je l'embrassai, mais je ne l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait: « Cristi, tu n'as pas maigri. » Il répondit en riant: « Que veux-tu? La bonne vie! La bonne table! Les bonnes nuits! Manger et dormir, voilà mon existence! »

Je le contemplai³, cherchant dans cette large figure les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé; mais je ne retrouvais plus le regard et je me disais: « S'il est vrai que le regard est le reflet de la pensée, la pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais si bien. » L'œil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié: mais il n'avait plus cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un esprit.

Guy de Maupassant, Une famille, 1886

¹Trembler d'excitation

²Devient stupide

³Observer

Compréhension : (5/5 pts)

1- Complète le tableau suivant : (0,25 pts * 5)

Auteur	Naissance	Décès	Deux de ses œuvres
			-
			-

2- Ce texte est narratif. Justifie-le en y tirant deux indices (0.25 pts*2)

.....

3- Lis le 1^{er} paragraphe et relève la phrase qui montre que l'ami du narrateur était aussi son confident (0.5 pts)

.....

4- Quel événement était la cause de la séparation des deux amis ? (0.5 pts)

.....

5- Le narrateur apprécie-t-il l'épouse de son ami ? Justifie ta réponse en te référant au texte (0.5 pts).

.....

6- Voici une liste de sentiments :

La satisfaction – le regret – la joie – la haine – la pitié

Entoure ceux éprouvés par le narrateur pour son ami à la fin du texte (0.25 pts *3)

7- Ce texte s'inscrit dans le courant réaliste. Cite deux effets réalistes pour confirmer ce point de vue (1pt)

.....

